

LÉON TOLSTOÏ ET EMILE ZOLA:
DEUX POINTS DE VUE SUR LA GUERRE

Alexandre Zviguilsky

La guerre du Golfe, il y a deux ans, et les menaces de guerre nucléaire ont suscité des polémiques et nous ont fait réfléchir. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de voir comment, dans le passé, le cataclysme volontaire, produit par les hommes, était perçu par les intellectuels. Intentionnellement, nous avons choisi deux esprits représentatifs du XIX^e siècle, Emile Zola et Léon Tolstoï, qui ont opposé publiquement leurs points de vue.

Deux remarques préliminaires s'imposent. A une époque où les médias n'existaient pas, où il n'y avait pas encore de téléphone, il s'est trouvé heureusement un homme de lettres, un journaliste et traducteur russe résidant à Paris, Elie Halpérine-Kaminsky,¹ lequel a servi de lien entre les deux écrivains dans les années '90. C'est ainsi qu'après avoir donné une traduction russe de *La débâcle* de Zola (1892),² il a traduit et préfacé le livre de Tolstoï, *Le Royaume de Dieu est en vous* (Carstvo božie vnutri Vas, 1893)³ et reproduit dans un recueil publié en 1896 le dialogue vivant engagé entre le maître russe et son confrère français.⁴

¹ Sur Ilia Danilovitch Halpérine-Kaminsky (1858-1936), lire la notice de H. Blémont dans le *Dictionnaire de biographie française*. Cf. mon article sur Halpérine dans les "Cahiers Ivan Tourguéniev" 1986 n° 10, pp. 169-173.

² *Разгром (La débâcle)*, роман Эмиля Зола. Перевод с рукописи под редакцией Гальперина-Каминского, СПб. 1892.

³ Comte Léon Tolstoï, *Le salut est en vous*. Edition originale. Paris, Perrin, 1893. Halpérine-Kaminsky traduit de façon inexacte le titre de l'ouvrage de Tolstoï.

⁴ Léon Tolstoï *Zola, Dumas, Guy de Maupassant*. Traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine-Kaminsky. Précédé des articles d'Emile Zola et Alexandre Dumas, Paris, Léon Chailley, 1896. Tolstoï avait exposé ses idées pour le

Ma deuxième observation porte sur le caractère inédit de la confrontation à laquelle je vais me livrer. D'après les renseignements que j'ai pu obtenir auprès des spécialistes de Zola, il semble qu'aucune étude particulière n'ait été faite sur les positions antinomiques des deux écrivains sur un sujet aussi important que la guerre.

Dans un *Hommage à Tolstoï*,⁵ Zola exprimait à la fois son admiration pour le romancier russe et son désaccord avec ses idées chrétiennes. Il soulignait sa bonté et sa haine de la guerre qu'il disait partager. On sait que Zola avait lu *La guerre et la paix* dans la première traduction française que lui avait procurée Tourguéniev.⁶ Malheureusement, on ne trouve aucune référence au roman de Tolstoï dans la correspondance de Zola.

Quant à Tolstoï, il avait surtout *Germinal* et *La Terre*.⁷ Henry Chervet remarquait qu'il valait mieux éviter toute comparaison entre *La guerre et la paix* et *La débâcle*: la littérature française ne possédait rien de semblable sur le thème de la défaite nationale ("Nouvelle Revue", 1^{er} décembre 1910).

En U.R.S.S., les relations des deux écrivains ont été étudiées à partir de 1946 par Fiodor Priïma.⁸ Ce savant, formé à l'époque stalinienne,⁹ non content de trouver des analogies entre *La guerre et la paix* et *Le débâcle*, roman sur la guerre franco-prussienne, s'emploie à démontrer que son auteur est dépendant du roman de Tolstoï, qu'il

lecteur français trois ans plus tôt (*Le non-agir*, "Revue des Revues", octobre 1893, p. 728-732). Le manuscrit de cette première version en français, portant des corrections autographes de Tolstoï et sa signature (42 pages) a été vendu à l'Hotel Drouot le 16 décembre 1992 (voir le catalogue *Précieux autographes*, Joël M. Millon & Claude Robert, commissaires-priseurs associés, n° 77).

⁵ *Hommage à Tolstoï*, Paris, Ed. de la Plume, 1901, p. XI.

⁶ Traduction faite par la princesse Irina Paskévitch, imprimée à Saint-Petersbourg en 1879 et distribuée par l'éditeur Hachette. Cf. Ilia Silberstein, "Le roman *Guerre et paix* et la France: Ivân Tourguéniev s'emploie à faire connaître l'oeuvre de Léon Tolstoï", in *Tolstoï aujourd'hui*, Paris, Institut d'études slaves, 1980, p. 223-232.

⁷ Толстой и зарубежный мир. Литературное Наследство 75, кн. 2, Москва 1965, стр. 14-16, 22, 67, 99.

⁸ Ф. Я. Прийма, *Лев Толстой и Эмиль Золя*, Ученые записки ЛГПИ им. Герцена, 1946. Перепечатано в его книге *Русская литература на Западе*, Ленинград 1970.

⁹ On ne peut ajouter foi à ce Prix Lénine, d'après les récentes révélations de Boris Egorov (*Quelques nouveaux aspects de l'approche de Lermontov par Biélinisky*, "Cahiers Ivan Tourguéniev" 1991, n° 15, p. 39).

imite directement. Sans doute, dans les deux oeuvres, la masse des soldats, le peuple est au premier plan: ce peuple qui, pour les deux auteurs, incarne le vrai levier de l'histoire. Les sentiments patriotiques sont exhortés ici et là; enfin, la guerre est considérée comme un cataclysme national. Mais il y a aussi des différences substantielles: *La débâcle* est dépourvue de la composante poétique et philosophique qui imprègne les héros de Tolstoï. Et surtout, l'idée de la paix, anti-thèse logique de la guerre dans la structure du roman de celui-ci, n'est pour Zola qu'une *résultante* du conflit armé.¹⁰

Je ne compte pas me livrer ici à une étude comparative des deux romans sur la guerre, pas plus, d'ailleurs, qu'à l'analyse d'autres oeuvres sur le même sujet, comme les *Récits de Sébastopol*, *Hadji Mourat* ou *L'attaque du moulin*. J'examinerai seulement les positions *théoriques* des deux écrivains à l'époque de leur maturité. Sans plus attendre, je vais donner la parole à Zola: son opinion va surprendre ceux qui sont habitués à juger cet auteur d'après sa conduite généreuse dans l'affaire Dreyfus:

Je considère la guerre comme une fatalité nécessaire et à laquelle il ne nous appartient pas d'échapper, parce qu'elle est, en quelque sorte, inhérente à la nature humaine, à la création [...] La guerre est nécessaire, utile, parce qu'elle est une des conditions même de notre existence [...] Elle constitue un des principaux éléments du progrès, et chaque pas en avant qu'a fait l'humanité a été marqué par une effusion de sang [...] On a parlé et on parle encore de désarmement. C'est là une éventualité impossible, et, alors même qu'elle serait possible, nous devrions la repousser. Un peuple n'est fort, n'est grand qu'autant qu'il est armé, et je suis convaincu que le désarmement aurait pour résultat d'entraîner dans le monde entier une sorte de déchéance morale, d'affaissement général qui entraverait la marche en avant de l'humanité. Une nation guerrière a toujours prospéré, et tous les autres arts se sont développés en raison directe de l'art de la guerre.¹¹

Léon Tolstoï avait repris ces propos dans *Le royaume de Dieu est en vous*. Halpérine-Kaminsky écrivait à ce propos à Zola, le 7 août 1893:

Je traduis en ce moment un ouvrage de Léon Tolstoï où il cherche, entre autres, à démontrer l'inutilité de la guerre, et réfute l'opinion sur cette que-

¹⁰ См. Тамара Мотылева; "Война и мир" за рубежом. Переводы, критика, влияние, Москва 1978.

¹¹ Chez M. Emile Zola. L'opinion de l'auteur de "La Guerre" sur la guerre, "Le Matin" 4 août 1891. *La Guerre* est le premier titre de *La débâcle*.

stion de divers écrivains français. Il cite aussi la vôtre, mais en traduction russe et sans en indiquer l'origine [...] Je joins donc à cette lettre les épreuves du volume de Tolstoï, contenant la citation en question, en vous priant [...] de vouloir bien m'en indiquer l'origine.¹²

Zola avait répondu à Halpérine-Kaminsky, de Médan, le 11 août 1893:

Tolstoï a dû prendre le passage que vous citez dans une interview. Gardez donc la version telle que vous la donnez. Elle représente à peu près mes idées. Mais vous me ferez plaisir, en mettant une note pour expliquer qu'il ne s'agit là que d'une interview, et traduite en russe.¹³

Zola adopte une attitude darwiniste en 1891-92. L'auteur du *Roman expérimental* se retranche derrière la théorie de l'évolution dont il est un des tenants. A côté des scènes de boucherie, d'exécutions sommaires, de famine, de mutilations dans un hôpital de fortune, que Zola décrit dans *La débâcle*, il se livre à des constatations désabusées et fatalistes, dues à son esprit de système:

Est-ce que la vie n'est pas une guerre de chaque seconde? est-ce que la condition même de la nature n'est pas le combat continu, la victoire du plus digne, la force entretenue et renouvelée par l'action, la vie renaissant toujours jeune de la mort?

Maurice songeait à la guerre nécessaire, la guerre qui est la vie même, la loi du monde. N'est-ce pas l'homme pitoyable qui a introduit l'idée de justice et de paix, lorsque l'impassible nature n'est qu'un continuel champ de massacre? – S'entendre! s'écria-t-il, oui, dans des siècles. Si tous les peuples ne formaient plus qu'un peuple, on pourrait concevoir à la rigueur l'avènement de cet âge d'or; et encore la fin de la guerre ne serait-elle pas la fin de l'humanité?... J'étais imbécile tout à l'heure, il faut se battre, puisque c'est la loi.¹⁴

La Commune est une conséquence directe de la guerre de 1870. Là encore, Zola prête à son héros des propos excessifs:

Que Paris s'effondrât, qu'il brûlât comme un immense bûcher d'holocauste, plutôt que d'être rendu à ses vices et à ses misères, à cette vieille société gâtée d'abominable injustice! Et il faisait un autre grand rêve noir, la ville géante en cendre, plus rien que des tisons fumants sur les deux rives,

¹² E. Zola, *Correspondance*, Montréal 1989, t. VII, p. 421.

¹³ E. Zola, *Correspondance*, cit., t. VII, p. 420.

¹⁴ E. Zola, *La débâcle*, Le livre de poche, 1985. Préface de Pierre Sipriot, commentaires et notes de Roger Ripoll (Première partie, chap. I, p. 26; chap. VIII, p. 185).

la plaie guérie par le feu, une catastrophe sans nom, sans exemple, d'où sortirait un peuple nouveau.¹⁵

La guerre est dans l'ordre des choses, elle est nécessaire, voire bonne. Le bain de sang a permis au pays de se régénérer. Telle est la thèse de *La débâcle*. Finalement, Zola n'a guère changé, il s'en tient au système qui est le sien depuis des années et qu'il applique indifféremment à la paix et à la guerre. Dans *Au Bonheur des Dames* (1883) on trouvait déjà le fumier de misères, la part du sang nécessaire à la santé du Paris de demain. "Toute révolution voulait des martyrs, on ne marchait en avant que sur des morts". Ce sont là, concluait notre clinicien de la société, les "maux irrémédiables qui sont l'enfantement douloureux de chaque génération".¹⁶

Cette doctrine était encore en usage au XX^e siècle: les révolutionnaires communistes, par exemple, estimaient qu'une génération devait être sacrifiée pour que la suivante puisse prospérer. Mais le sang répandu pendant les deux guerres mondiales est, à mon avis, un tribut bien trop élevé pour le progrès qui a suivi et qui, du reste, peut être tout à fait indépendant de la guerre.

On comprend la réaction épidermique de Léon Tolstoï à la lecture de l'interview de Zola. Habilement, l'écrivain russe qui rédige une sorte de traité philosophique sur "le christianisme, non en tant que doctrine mystique, mais en tant que nouvelle conception de la vie",¹⁷ classe ses détracteurs en trois catégories. Avec quelques autres, le feld-maréchal von Moltke et trois membres de l'Académie française (Camille Doucet, Jules Claretie et le vicomte de Vogüé), Zola appartient à la plus mauvaise des trois. Ces gens-là, pour Tolstoï, ont perdu le sens commun, tout sentiment d'humanité et leur conscience. Le mot est lâché: la *conscience*. C'est ce vocable qu'il brandira tout au long de son ouvrage en l'agrémentant de la formule: "Aimez-vous les uns les autres". C'est alors que Zola éclate:

Donner simplement pour base de l'organisation future le précepte du Christ: "Aimez-vous les uns les autres", c'est, sinon une plaisanterie, du

¹⁵ E. Zola, *La débâcle*, cit., p. 519 (troisième partie, chap. VII).

¹⁶ E. Zola, *Au Bonheur des Dames*, Paris, Charpentier 1883, chap. XIII, p. 452-453.

¹⁷ C'est le sous-titre de l'ouvrage de Tolstoï, *Le royaume de Dieu est en vous*. Nous nous référerons plus loin à l'édition française d'Halpérine-Kaminsky, notamment aux chapitres VI (*Les hommes de notre monde et la guerre*, p. 144-180) et VII (*Signification du service obligatoire*, p. 181-194).

moins une solution tellement vague qu'elle échappe à toute discussion. Chacun comprend à sa façon l'amour du prochain, depuis la charité des Vincent de Paul jusqu'aux violences les plus cruelles, comme la propagande de l'amour par les bombes des anarchistes.¹⁸

Ou encore ceci:

Tolstoï part de ce principe que l'homme est bon et que l'amour est en lui à l'état latent. C'est le principe de Rousseau qui, comme Taine l'a démontré, a conduit à la Révolution et aux deux Empires (250).¹⁹

Visiblement, Zola n'a pas lu ou n'a pas compris ce que voulait dire Tolstoï. Le christianisme que prône ce dernier n'est pas sujet à toutes les déviations qu'il a connues dans son histoire, depuis les Croisades jusqu'au terrorisme contemporain, en passant par l'Inquisition. Tolstoï demande une seule chose: l'abolition pure et simple du service militaire obligatoire dans tous les pays.

Chimères et illusions! réplique Zola, qui s'étonne sincèrement de voir "un homme d'un aussi grand et réel talent dépenser ses dons en des rêveries qui nous font regretter le style imagé et limpide des romans auxquels il doit sa véritable gloire" (245). Et Zola de citer la dernière prière de Tourguéniev mourant à Tolstoï: "Mon ami, revenez à l'art! puisque c'est un don qui vous vient d'où tout vient" (246).²⁰

Pas question de perdre du temps à faire de l'art, qui est une activité futile; d'ailleurs, Tolstoï a renié son oeuvre et s'indigne que d'autres continuent à ébaucher des théories nouvelles et à s'agiter, alors qu'ils feraient mieux de s'arrêter pour réfléchir.

Comment! répond Zola, mais le travail, c'est la base du bonheur de l'humanité. A cette religion du travail, si chère à Zola, Tolstoï n'y croit pas.

¹⁸ *Opinions de Zola et Tolstoï*, recueillies par Halpérine-Kaminsky, p. 242. Appendice au livre de Léon Tolstoï, *Zola, Dumas, Guy de Maupassant*, Paris 1896. C'est de cet ouvrage que sont tirées les citations qui suivent.

¹⁹ Zola est, depuis 1866, un adepte des théories positivistes d'Hippolyte Taine. Il se réfère à son oeuvre majeure, *Les origines de la France contemporaine* (1876-1893), 6 vol., où l'auteur rend responsables, en effet, l'utopie de Jean-Jacques Rousseau et son *Contrat social* anarchique et despotique des excès révolutionnaires. Par ailleurs, Zola a bien saisi la parenté spirituelle qui unit Tolstoï à Rousseau.

²⁰ Voir la lettre de Tourguéniev à Tolstoï du 11 juillet 1883 (И. С. Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем. Письма*, т. 13/2, Ленинград 1968, с. 180).

Seule la fourmi de la fable, être dépourvu de raison et de tendance au bien, pouvait croire que le travail est une vertu et pouvait s'en glorifier. M. Zola prétend que le travail rend l'homme bon; moi, j'ai toujours remarqué le contraire: le travail conscient, orgueil de la fourmi, rend non seulement la fourmi, mais encore l'homme, cruels. Les plus grands criminels étaient toujours très occupés, ne restant jamais en face d'eux-mêmes sans travail ou amusement (238).

Nous assistons à un dialogue de sourds: l'un reproche à l'autre de délirer ou même d'être dangereux. Si la dérive verbale de Tolstoï le conduit à un anarchisme corrosif, le déterminisme scientifique catégorique et absolu de Zola sur le chapitre de la guerre peut aisément donner prise à une "récupération" par les mouvements d'extrême droite ou d'extrême gauche.

Tolstoï note la contradiction des hommes qui ne suivent pas la loi de l'amour dont ils n'abandonnent pourtant pas l'idée. Pourquoi? Parce que les hommes font précisément ce que Zola leur conseille de faire: travailler. Ils n'ont pas le temps de s'arrêter pour réfléchir.²¹

Curieuse formule qui revient constamment sous la plume du philosophe russe. Zola, à force de l'entendre, est bien forcé de répondre:

Si l'humanité, prise dans son ensemble, ne s'arrête pas pour réfléchir, comme le demande Tolstoï, chacun de nous trouve tour à tour son heure de méditation. Cela ne revient-il pas au même comme résultat? Et puis, quel moyen pratique de procéder à cette sorte de grève universelle? Comment la vie sociale pourrait-elle s'arrêter tout à coup? On ne se l'explique pas. Ensuite, comment Tolstoï comprend-il l'organisation future? Car, quoi qu'il en dise, avant de pousser l'humanité dans une voie nouvelle, il faut savoir où elle mène (241-242).

Justement Tolstoï n'en sait rien lui-même. L'organisation future de la société n'est pas son problème. Il veut seulement que les hommes cessent de considérer l'ordre des choses comme immuable (247), et, après avoir réfléchi, qu'ils s'appliquent mutuellement les principes fraternels de l'enseignement de Jésus.

Zola reformulera pour Tolstoï sa conception bien différente du progrès:

Je veux bien croire que notre progrès tend vers le bien. C'est une idée consolante. Mais si nous devons y parvenir, ce ne sera que par une évolution lente et non par des recommencements. On ne revient jamais en arrière. C'est une loi biologique à laquelle on ne peut se dérober sous peine de

²¹ L. Tolstoï, *Zola, Dumas, Guy de Maupassant*, cit., p. 75.

mort. Il est impossible de s'arrêter pour recommencer; on ne peut que se transformer peu à peu. Tolstoï ne fait pas le procès de tel peuple ou de telle organisation sociale, il fait celui de l'humanité tout entière, de l'homme en général. En admettant même, ce qui est impossible, que l'homme pût s'arrêter et reconnaître l'erreur du passé, il repartirait bientôt sur une nouvelle voie, mais pour s'égarer de nouveau, puisqu'il s'est toujours égaré jusqu'ici. Pour moi, avec mon cerveau de Latin, je ne peux comprendre ces spéculations métaphysiques. Cet éternel recommencement tourne vraiment à la chanson du *Petit Navire* (251-252).

La page est tournée. Zola ne dira plus rien. Du reste, le problème de la guerre demeure tout entier. Pour Zola, la question est tranchée une fois pour toutes: la guerre est une nécessité, c'est la loi biologique, la loi de la nature. Et les effets de la guerre, comme ceux de la nature, sont bénéfiques. Il appartiendra à Tolstoï et à lui seul de trancher dans le vif. Il démontrera un à un les rouages du mécanisme monstrueux qui s'appelle la guerre. Travail courageux d'un homme seul qui a l'air de prêcher dans le désert, mais qui veut sincèrement retrouver la beauté nue des préceptes du Christ, avant qu'ils n'aient été entachés par l'Eglise et les diverses formes de civilisation qui se sont succédé pendant près de deux millénaires.

Au banquet de l'Alliance franco-russe, Zola, président de la Société des gens de lettres, avait évoqué le 26 octobre 1893 "les années de mutuelle sympathie littéraire" qui avaient préparé cette alliance; la France avait envoyé ses ambassadeurs, Balzac et Hugo, et la Russie avait répondu en envoyant les siens, Tourguéniev, Dostoïevsky et Tolstoï:

L'oeuvre doit être continuée et élargie. Au-dessus de l'alliance entre deux peuples, il y a l'alliance entre tous les peuples. C'est un rêve sans doute. Mais pourquoi ne pas le rêver? Pourquoi ne pas espérer dans ce grand courant de bonté humaine qui se déclare, et pourquoi ne pas confier la cause aux écrivains, à ces voix puissantes qui volent d'une nation à l'autre, en trouvant un écho dans toutes les âmes, en faisant de toute l'humanité souffrante une même famille.²²

Voilà une perche que Zola, avec la voix du coeur, tend à son confrère russe. Va-t-il la saisir? Confier la cause aux écrivains? Tolstoï est contre. Nous l'avons vu, tout à l'heure, fulminer contre les académiciens aux idées militaristes. Il va s'en prendre maintenant aux délé-

²² E. Zola, *Correspondance*, Montréal 1991, t. VIII, p. 74.

gués du Congrès de la Paix qui s'est tenu à Londres.²³ Théoriquement, ces gens cultivés sont contre la guerre, puisqu'ils sont pacifistes et se réunissent en congrès. Mais ils estiment qu'on peut arranger les choses sans changer le système interne du fonctionnement des nations, par des moyens diplomatiques internationaux. Pour eux, la guerre est un phénomène épisodique, qu'il s'agit de juguler chaque fois qu'il se produit, comme on agit avec une maladie.

Finalement, c'est ce que fait encore aujourd'hui l'O.N.U. en éteignant l'incendie chaque fois qu'il se déclare. Tolstoï démasque l'inconsistance des méthodes et des théories de l'élite. D'entrée de jeu, il présente l'honorable assemblée comme une mascarade:

La solution du problème, pour [les délégués], consiste à lire des discours, à écrire des livres, à élire des présidents, des vice-présidents, des secrétaires, à siéger et à parler tantôt dans une ville, tantôt dans une autre.²⁴

Tolstoï sape l'autorité des corps constitués, puis il s'attaque avec le même humour grinçant aux mentalités:

Vous êtes à votre aise pour raisonner; mais moi, ai-je le temps de discuter? J'ai travaillé toute ma vie et le travail n'attend pas; j'ai à rédiger un journal quotidien avec un demi-million d'abonnés; je dois organiser l'armée; j'ai à construire la Tour Eiffel, à organiser l'exposition de Chicago, à percer l'isthme de Panama, à faire des recherches sur l'hérédité, sur la télépathie ou sur le nombre de fois que tel ou tel auteur classique a employé tel ou tel mot. Les hommes les plus cruels de l'humanité, les Néron et les Pierre Ier, ont été constamment actifs, ne restant pas un instant livrés à eux-mêmes, sans occupation ou sans distraction.

Que les gens de notre monde chrétien s'arrêtent dans leurs travaux et réfléchissent un instant à leur état, et involontairement ils seront amenés à accepter la conception de la vie donnée par le christianisme; conception tellement naturelle, tellement simple et répondant si complètement aux besoins de l'esprit et du cœur de l'humanité qu'elle se produirait presque d'elle-même dans l'entendement de celui qui se serait libéré, ne fût-ce qu'un instant, de l'enchevêtrement dans lequel le tiennent les complications de son travail et du travail des autres.

Le festin est servi depuis dix-huit siècles; mais l'un ne vient pas, parce qu'il vient d'acheter un terrain, l'autre parce qu'il se marie, un troisième, parce qu'il faut qu'il aille essayer ses bocufs, un quatrième, parce qu'il

²³ L. Tolstoï, *Le royaume de Dieu est en vous* (chapitre VI: *Les hommes de notre monde et la guerre*).

²⁴ L. Tolstoï, *Le royaume de Dieu est en vous* (chapitre VI: *Les hommes de notre monde et la guerre*).

construit un chemin de fer, une usine, accomplit une oeuvre de missionnaire, travaille au parlement, à une banque, à un ouvrage scientifique, artistique ou littéraire.

Personne, depuis deux mille ans, n'a le loisir de faire ce que conseillait Jésus au commencement de sa prédication: regarder autour de lui, penser aux résultats de notre travail et se demander: que suis-je?²⁵

La même idée, déjà entrevue, revient comme une exhortation: arrêtez vous pour réfléchir!

Les délégués au Congrès de la Paix sont des gens affairés, qui n'ont pas le temps de réfléchir. Mais surtout, ils vivent dans une perpétuelle contradiction. Les temps n'ont guère changé depuis Platon et Aristote qui ne voyaient pas dans le servage la négation des principes contre lesquels ils luttèrent, parce qu'ils vivaient précisément du servage.²⁶

Peut-on dire aujourd'hui que les organisateurs de l'aide humanitaire ne voient pas dans la guerre la négation des principes contre lesquels ils luttent, parce qu'ils vivent précisément de la guerre? Si on suit Tolstoï, la cohabitation du Ministre français de la Santé et du Ministre de la Défense est un abominable paradoxe!

L'histoire montre bien que de César à Napoléon, le gouvernement a toujours violé la justice. Celle-ci ne peut être obligatoire pour un gouvernement qui a sous la main des soldats dressés, au moyen desquels il règne sur d'autres nations. Et les gouvernements n'accepteront pas de diminuer leur nombre, car ils constituent toute leur force et leur raison d'être.

Les Congrès de la Paix sont utiles aux Etats militaristes. Les tsars, qui voyagent avec leur ministres, et qui décident de la date à laquelle ils enverront au massacre des millions de sujets, savent que les entretiens sur la paix ne les gêneront nullement dans leur entreprise. Ils écoutent même avec plaisir ces discours, les encouragent et y participent.²⁷

Tout cela fait le jeu des gouvernements et détourne chaque citoyen de la question fondamentale: est-ce que chaque appelé doit aller

²⁵ L. Tolstoï, *Zola, Dumas, Guy de Maupassant*, cit., p. 61-62, 86-88.

²⁶ L. Tolstoï, *Le royaume de Dieu est en vous* (chapitre VI: *Les hommes de notre monde et la guerre*).

²⁷ L. Tolstoï, *Le royaume de Dieu est en vous* (chapitre VI: *Les hommes de notre monde et la guerre*).

ou ne pas aller faire son service militaire? C'est la seule question qui préoccupe vraiment Tolstoï. Quelle sera l'attitude personnelle de chacun vis-à-vis de la légalité ou de l'illégalité du service militaire? Pour Tolstoï, ce n'est pas un problème social ou politique. C'est un problème de conscience, un problème moral. La conscience réclame un changement radical dans notre vie, que tentent d'empêcher les représentants des classes supérieures. Les souffrances des peuples ont atteint leur limite extrême: la faute en est au service militaire obligatoire et universel.

Tolstoï croit à tort que la guerre et la violence sont le seul fait des gouvernements. On les trouve aussi bien dans la société et dans les micro-sociétés. La violence peut même être libératrice. Zola disait dans *La débâcle*, à propos d'une de ces situations exceptionnelles en temps de guerre: "La force seule avait raison".²⁸

L'histoire montre toujours que des bandes armées, étrangères au service militaire, savent mener des guerres parallèles, aussi exterminatrices que celles qui sont commanditées par les gouvernements en place.

Tolstoï vient d'examiner un à un les 19 points qui forment le bilan des délibérations du Congrès de la Paix. Il n'y trouve aucune solution véritable au problème de la guerre qui, encore une fois, est un cas de conscience pour chacun de nous. Chacun doit prêcher pour l'abolition de la guerre. S'il ne le fait pas, il doit y avoir des raisons à cela. Et tant que ces raisons ne seront pas éliminées, tous les conseils des pacifistes resteront sans effet. De même que resteront sans effet les conseils donnés aux gouvernements pour qu'ils dissolvent leur armée et la remplacent par un tribunal international.

Ce tribunal international existe aujourd'hui: c'est l'organisation des Nations Unies et son Conseil de Sécurité. L'institution est belle et bien condamnée par Tolstoï, avant sa naissance.

La guerre apparaît, dans ces conditions, comme un phénomène inéluctable. C'est la position soutenue notamment par Guy de Maupassant qui, tout en déplorant le caractère funeste et cruel de la guerre, ne voit pas le moyen de l'éviter. Tolstoï, qui nourrit depuis longtemps une forte admiration pour cet écrivain qu'il a lui-même traduit en russe, tient à le ménager, même s'il ne partage pas ses vues fatalistes sur le caractère tragique de la vie. Tolstoï reproche à son jeune confrère de ne pas résoudre la contradiction, qui se trouve au

²⁸ E. Zola, *La débâcle*, cit., p. 468 (troisième partie, chap. V).

fond de chacun de nous, entre la conscience et l'action. Pourquoi, par exemple, les hommes qui composent l'armée ne retournent-ils pas leurs armes contre le pouvoir et ne lui demandent-ils pas des comptes? Non, Maupassant croit que la guerre est inévitable, aussi inévitable que la mort, et qu'il y aura toujours des soldats pour la faire.

Tolstoï rejette la position de Maupassant, comme il avait rejeté, nous l'avons vu, la position maximaliste de Zola et la position minimaliste des pacifistes. Il reste tout seul, contre la mêlée.

On sent, et Tolstoï va le prouver tout au long de sa démonstration, que son réquisitoire contre la guerre repose sur le divorce entre le pouvoir et la spiritualité.

Le pouvoir est la cause directe de toutes les guerres, et Tolstoï n'hésite pas à préconiser la suppression pure et simple de l'Etat. Mais c'est de l'anarchisme, dira-t-on. Et après? répond Tolstoï. Pourquoi croit-on que ce mot est lié à toute sorte d'horreurs? Jusqu'ici les opprimés ont cru naïvement que les gouvernements existaient pour leur bien, que sans gouvernement ils périraient. Ils se sont fourvoyés en croyant que le système gouvernemental était une forme du développement de l'humanité.

L'armée, soutien et condition du pouvoir, constitue la base du pourrissement de la société. Théoriquement, le pouvoir doit, par le truchement de l'armée, soumettre ses intérêts à ceux de la collectivité. En pratique, il se produit le contraire. Normalement, le pouvoir devrait passer dans les mains de gens non corrompus.

Les hommes politiques corrompus: la remarque est encore valable de nos jours. Et elle a été banalisée par les médias.

Tolstoï conçoit qu'au départ les armées étaient nécessaires aux Etats pour se défendre contre les envahisseurs. Mais ces temps sont révolus: à présent l'armée est nécessaire au pouvoir non pour s'opposer à d'autres peuples, mais pour écraser le sien. La police prête main-forte à l'armée contre le peuple dans les guerres civiles et les putschs. Là encore, la réflexion de Tolstoï nous frappe par son actualité: nous pensons, entre autres, à des événements récents en Chine, en Somalie, en Yougoslavie.

L'auteur de *La guerre et la paix*, emporté par son éloquence, débite une belle tirade où il apparaît que les peuples soumis au service militaire obligatoire deviennent leurs propres tyrans, car ils soutiennent toutes les injustices que le pouvoir commet contre eux. Le service militaire: c'est lui qui est le nerf de la guerre, la clef de voûte qui supporte l'édifice.

Tolstoï, qui aime bien les symboles, va de nouveau employer une image: le service militaire ressemble à un échafaudage qui servirait à étayer les murs d'une maison qui s'effondre: les poteaux et les poutres transversales ne font que gêner considérablement les habitants et leur rendre la vie impossible. Parcelllement, le service militaire anéantit tous les avantages de la vie sociale qu'il est censé conserver.

L'homme qui accomplit son service militaire devient le complice d'actions douteuses et même, dans certains cas, répugnant à sa conscience. Des gens ne veulent pas quitter la terre qu'ils ont labourée pendant des générations. Des gens ne veulent pas être séparés, comme l'exige le gouvernement. Des gens ne veulent pas payer les impôts qu'on leur réclame. Des gens ne veulent pas reconnaître l'obligation des lois qu'ils n'ont pas faites. Des gens ne veulent pas être privés de leur nationalité. Et moi, en faisant mon service militaire, je dois aller massacrer ces gens-là. Etant directement impliqué dans ces affaires, je suis amené à m'interroger: sont-elles justes et dois-je contribuer à leur exécution?²⁹

Tolstoï voit juste et loin: sur tous les continents, on envoie trop souvent la troupe ou la police. Mais le débat intérieur qu'il préconise à l'échelle universelle est un leurre. Le philosophe russe, allant au bout de sa pensée, conclut à l'immoralité du service militaire et à la nécessité de reconsidérer l'ordre des choses qui n'est pas immuable, pour obtenir la paix de l'âme et la paix tout court.

S'agit-il là vraiment d'une chimère, d'une illusion, d'une rêverie, comme l'assurait Zola? L'idée de Tolstoï, constamment répétée: "arrêtez-vous pour réfléchir", se perdrait-elle dans la nuit des temps? N'aurait-il aucun adepte, aucun disciple?

Nous avons des raisons de penser que, tout récemment, l'enseignement de Tolstoï a trouvé un écho dans son propre pays, un écho venant d'un personnage considérable. Si nous reprenons le beau texte que Tolstoï adresse à Emile Zola, nous nous apercevons qu'il aurait très bien pu servir de leçon au président Gorbatchev:

Cessons de croire et de faire croire aux autres que l'Europe est la plus civilisée des parties du monde, que notre nation est la plus éclairée et la plus brillante, et qu'il n'y a rien au-dessus de l'école ou du petit cercle dans lequel nous brillons nous-mêmes. Voilà ce que j'entends par s'arrêter et réfléchir. Ce conseil, d'ailleurs, ce n'est pas aux petits que je l'adresse, mais surtout aux gouvernants et à ceux qu'on nomme des pasteurs d'âmes (249).

²⁹ L. Tolstoï, *Le royaume de Dieu est en vous* (chapitre VII: *Signification du service obligatoire*).

Rompant avec la tradition séculaire des chefs d'Etat, le président Gorbatchev a arrêté la machine pour réfléchir, en partie après le désastre de Tchernobyl. Nous connaissons le résultat: éclatement de l'Etat et éclatement de l'armée. Le voeu de Tolstoï serait ainsi exaucé dans sa chère Russie, grâce à un communiste profondément attaché aux valeurs chrétiennes. Il est naturellement trop tôt pour juger des événements qui sont si près de nous. Nous n'avons pas le recul nécessaire pour définir une personnalité aussi complexe, aussi énigmatique que Gorbatchev, et nous prononcer, en particulier, sur ses sources littéraires.

En revanche, l'histoire a dit son dernier mot sur la nature des relations de Tolstoï avec Zola. Si leurs vues sur la guerre sont incompatibles, ces deux frères ennemis se rencontrent sur le terrain de la fraternité. Le défenseur du capitaine Dréyfus se retrouve aux côtés du pacifiste russe, dans un grand élan de générosité humaine.